

Jawaad consultait un carnet à la reliure de cuir bon marché, affalé dans un fauteuil que d'aucuns auraient considéré spartiate au vu du luxe qu'il pouvait se payer. Jambes croisées, une botte calée sur le bureau, il profitait de la lumière que dardaient les derniers rayons du soir, une main tournant les pages, l'autre caressant la chevelure d'un or tirant sur l'ocre de la jeune femme qui dormait bras et tête reposant sur sa cuisse, après avoir tiré un épais coussin à ses pieds.

L'esclave était belle, encore plus ainsi assoupie ; son visage éclairé par la douceur des derniers feux du jour exprimait une sérénité sincère. Elle était presque nue. L'avantage de l'été d'Armanth est qu'il faisait si chaud, que qui pouvait se dévêtir ne se faisait pas prier.

Le peu qu'elle portait aurait pourtant payé quelques grammes de loss. Une tunique de soie diaphane, aux teints safran, largement fendue à ses flancs, seulement retenue par des cordelettes tressées de fil d'or, profondément échancré sur sa poitrine, et son dos aux muscles fins, constituait son seul vêtement. On aurait presque pu faire tenir l'entièreté de l'étoffe dans un poing fermé. Elle portait des sandales légères, dont les lacets, eux aussi de soie safran, remontaient à mi-mollet. Enfin, le reste de sa parure constituait en des bracelets de fils de cuivre tressés, ornés de perles de jaspe, et de verre opaque, aux couleurs chamarrées. Ceux de ses chevilles s'agrémentaient de petites clochettes d'argent.

Jawaad quitta un instant des yeux sa lecture, pour les poser sur Azur. L'esclave lui appartenait depuis presque dix ans. Il ne l'avait pas achetée, elle était encore une femme libre quand il l'avait rencontrée, non loin d'Allenys, au nord-est de Mares Saeparent. C'était une Ar'hanthia, d'un peuple de nomades très pieux, suivant les grands troupeaux de ghia-tonnerre de leur presque-île, qu'ils considéraient sacrés. Il commerçait avec eux, et l'avait retrouvée cachée dans la soute de son navire. Elle se nommait Her'eena, à l'époque.

Elle avait fui le mariage arrangé où elle devait être offerte au fils d'un chef de clan voisin, elle-même fille du chef de sa tribu. Le seul châtiment qui l'attendait dès lors était, si elle avait de la chance, l'asservissement, en étant revendu loin des siens par son propre père. Ou, si elle n'en avait pas, une mort cruelle. Il ne lui restait que le seul choix de supplier Jawaad de l'emmener loin du courroux de ses parents. Le marchand en avait profité :

« — Tu sais ce que cela peut signifier, selon les lois de ton peuple, qu'une femme supplie un homme ? »

Her'eena le savait fort bien ; toute femme redevable d'un homme chez les Ar'hanthia pouvait être amenée à devoir payer sa dette par l'asservissement. Une coutume édictée disait-on par le Concile, que l'on retrouvait au nord des Mers de la Séparation, jusqu'à l'Hégémonie, bien qu'elle y fût rarement invoquée ailleurs. Elle n'avait pu qu'acquiescer, avant d'ajouter :

« —, Mais tu me libèreras, si j'accepte ? »

Jawaad avait lâché un bref sourire, que la jeune femme qui ne le connaissait pas, n'avait pas aperçu :

« — Jamais je n'affranchis mes esclaves. Par contre, j'en ai déjà vendu. »

« —, Mais comment pourrais-je redevenir libre ?! Si... si je te le demande, tu accepteras de me revendre à mon grand-père ? Il m'affranchira, il comprendra, il te remerciera même de ton geste et il te paiera bien ! »

« — Soit. Mais chez moi, la coutume est claire : une femme libre ne peut pas être asservie, sauf si elle commet un crime grave... ou qu'elle se soumet à celui à qui elle souhaite appartenir. »

Her'eena avait accepté. Naïvement. Elle s'était même mise à genoux, baissant la tête devant son étrange sauveur, pour montrer la résolution de son geste, lui exposant son cou en écartant ses cheveux. Elle se donna à lui selon ses coutumes, croyant bien choisir en qui elle plaçait sa confiance, et sa vie, même si elle n'avait plus aucune autre alternative.

Elle ne vit donc jamais le second sourire qui fit briller le regard sombre de Jawaad :

« — Tu es donc mienne à partir de ce moment. Je proposerai à ton grand-père de te racheter, comme convenu. Mais je n'ai pas promis que je te revendrais ; après tout tu as oublié de me dire à quel moment je devrais lui en faire l'offre. »

Her'eena s'était décomposé, elle avait même tenté de le fuir, mais le marchand avait attrapé son bras pour l'arrêter. De toute manière, un appel de sa part, et l'équipage entier de son bateau aurait accouru.

Il rajouta, fixant la détresse de la jeune femme qui commençait juste, prise de panique, à réaliser son erreur :

« — Au fait, tu n'a plus de nom... »

Dix ans plus tard, Azur dormait paisiblement contre sa cuisse. Il aurait pu tenir sa promesse, puisque tôt ou tard, il avait assuré faire une offre de vente à son grand-père. Mais la jeune Ar'hanthia s'était révélé un plaisir, une compagnie agréable, aux talents rares, que d'aucuns lui enviaient. Et elle avait appris à aimer son maitre, avec une fidélité sans faille. Sa liberté ne l'intéressait plus.

Elle n'avait pas vieilli d'un iota. Le marchand y avait veillé ; le linci qui marquait sa cuisse d'une fine arabesque aux reflets de cuivre, évoquant un cercle discret qui aurait pu faire penser à un astrolabe, était un Ambrose. Qu'un tel luxe représente une fortune dépensée pour une esclave était sans importance pour lui. Elle lui appartenait, il la souhaitait pareille à celle qu'il avait eu tant plaisir à posséder, jeune et préservée à jamais.

Retenant la tête de son esclave, il retira son pied de son bureau. Azur bougea un peu, et en sentant la pression contre son crâne, se contenta d'ouvrir des yeux ensommeillés, avant de se rendormir en souriant.

Jawaad consultait toujours le carnet, qui ne lui apprenait rien. Depuis l'accident sur le Radia Granaeto, trois semaines auparavant, il était en permanence accompagné d'Abba ou Damas, voir des deux, et tous déplacement risqué faisait désormais l'objet d'une rapide reconnaissance d'un des hommes de confiance du jemmaï. Des précautions que Jawaad appréciait modérément. Il détestait se sentir entravé. Mais malgré la relecture attentive des informations que Theobos avait pu fournir sur les hommes qui travaillaient ce jour-là sur le chantier, il ne voyait aucun indice lui fournissant une piste sur qui aurait pu être compromis dans la tentative de meurtre.

Ces dernières semaines, il avait travaillé à soudoyer et convaincre discrètement qui pouvait glaner des informations sur chacun des noms possibles, de ceux en mesure de saboter le paquet de bois, et de choisir le bon moment pour le dresser au-dessus d'Abba et lui, et les écraser. Mais si la liste des suspects était réduite à quinze hommes, aucun d'entre eux n'avait laissé apparaître le moindre signe de sa compromission. Il se serait attendu à ce que l'un de ces suspects change ses habitudes, ou son mode de vie. Mais le responsable était apparemment très prudent. Ou n'avait pas agi pour l'argent. Il manquait encore d'informations. Et en rassembler d'autres prendrait encore plus de temps.

L'autre option était de guetter la prochaine tentative de meurtre, et l'erreur de son adversaire qui lui permettrait de le dévoiler. Dans tous les cas, il était évident qu'il lui faudrait s'armer de patience. Ce qui ne le dérangeait pas. On considérait souvent -et à raison- la patience comme sa principale qualité. Bien qu'à ce stade, il envisageait de provoquer les événements en montant un piège dont il serait lui-même l'appât, afin de voir ce qui y tomberait et dévoiler ainsi le commanditaire.

Un bruit lointain accompagna les réflexions du marchand, en même temps qu'une brusque chute de la lumière du soir. L'orage grondait. Les premières pluies de l'été s'annonçaient et imposeraient leur domination pour les semaines à venir, comme chaque année. Le Marché aux Cages, comme la plupart des commerces à ciel ouvert, fermerait pour la saison des pluies, et Armanth vivrait au ralenti pendant le mois suivant.

Le bureau de Jawaad n'affichait aucun luxe tapageur attendu de la part d'un marchand richissime et il aurait même été considéré spartiate. Si on en avait retiré les quelques tableaux et sculptures qui en ornaient murs et angles, il ne serait resté que deux tapis, une poignée de coussins, son bureau et deux sièges et enfin la bibliothèque, surprenante de sobriété, qui couvrait tout le mur à la gauche du marchand. Même en faisant beaucoup d'efforts, on aurait eu du mal à y apercevoir ce qui dans la pièce paraissait véritablement superflu, ou témoignait de l'intimité de son occupant. Le service à thé en céramique couleur de terre patinée, peut-être, qui trônait sur une table basse ; ou encore le petit vase de cristal plein à ras bord de billes de verre et de galets chamarrés posé sur son bureau.

Mais en homme riche et avisé, il profitait malgré tout de certains confort peu communs et fort chers ; comme une lampe de chevet, alimentée par une dynamo au loss qui, allumée d'un geste par le marchand, éclaira d'une lumière douce et orangée la vaste pièce.

L'orage tonnait, plus près, maintenant. Un vent charriant une humidité fraîche et bienvenue soufflait par les grandes baies de la terrasse ouverte sur le bureau. Jawaad pouvait se replonger dans sa lecture et ses réflexions, sa jambe servant toujours d'oreiller à une Azur qui n'avait aucune envie de se réveiller.

Mais on frappa à la porte, avant de l'ouvrir immédiatement après. Il n'y avait que Damas ou Abba pour se permettre ce geste.

Vu l'ombre massive qui occulta tout le cadre de la porte ouverte, c'était le géant noir, sans aucun doute. Sa voix tonna, comme toujours :

« — Jawaad, j'ai la plus curieuse des visites pour toi. Tu devrais venir. Elle est dans le hall. »

Jawaad leva la tête, un sourcil se dressant légèrement, signe de perplexité. Il y avait peu de choses qui pouvaient le surprendre, et que son second considère important une visite à une heure tardive, alors que le maître-marchand était réputé refuser pratiquement toute visite impromptue, en faisait partie.

\*\*\*

Sonia avait peu de temps, mais elle l'avait mis à profit avec célérité. Depuis longtemps, les chiens de Priscius la connaissaient bien. Ils étaient dressés, mais elle était éducatrice. Elle dressait des femmes, elle ; autrement plus complexes, rebelles, intelligentes et retorses que des cabots. Elle pouvait les approcher sans mal et sans provoquer de leur part les aboiements frénétiques qui auraient attisé la curiosité d'un des hommes de main de son maître.

Les molosses étaient, une fois apprivoisés et si on se débarrassait de la peur qu'ils pouvaient inspirer, rien de plus que de gros toutous avides de câlins et d'attentions. Malgré tout, elle restait prudente. Le moins costaud de la meute faisait cinquante kilos et, même en jouant, sa mâchoire en lui attrapant le bras, lui en aurait broyé les os.

Mais eux battaient de la queue en bavant allégrement de joie, heureux de retrouver une amie qui, comme à son habitude, venait leur offrir quelques confiseries subtilisées aux cuisines du domaine. C'était parfait, elle pouvait venir récolter sans risques ce qu'elle était venue chercher.

L'opération en aurait dégouté plus d'un. Elle avait besoin de leur urine, ce qui ne manquait pas, en taches plus ou moins humides dans les coins du chenil, au milieu de l'odeur âcre des animaux et de leurs excréments. La nuit tombée, elle disposait d'une petite demi-heure de répit pour son travail, avant que les chiens ne soient lâchés dans l'enceinte extérieure du jardin des esclaves, pour accomplir leur garde vigilante.

Ils étaient dressés à sentir l'odeur des lincis. Et ils la sentaient de très loin, comme tous les animaux de garde bien dressés. Franchir l'enceinte du domaine de Priscius était facile, tant que les molosses seraient au chenil, mais à son retour, ils veilleraient, et elle avait beau les avoir apprivoisés, ils accompliraient fidèlement leur travail. Dès qu'elle approcherait, ils aboieraient et fonceraient vers elle.

On ne pouvait pas échapper aux chiens. C'était la plus efficace mesure de sécurité qui interdisait à toute esclave la fuite. Où qu'elle puisse se cacher, ils surveillaient les domaines, les villas, les portes des quartiers et des cités. Le linci asservissait son porteur à jamais, par cette mesure simple et répandue. Et vu le sort réservé aux esclaves fuyardes rattrapées, les tentatives étaient rarissimes. C'était des actes désespérés, une manière détournée de suicide.

Mais on pouvait tromper les chiens. Sonia savait le faire, depuis longtemps.

Une poignée de minutes plus tard, une ombre agile se faufilait entre les haies qui ceignaient le jardin. Un saut, le bruit à peine audible des branches secouées, et en trois mouvements, elle était sur le premier mur d'enceinte où elle ne resta pas perchée plus d'une seconde, retombant pour traverser le chemin de ronde et franchir le mur extérieur.

Armanth était, la nuit venue, aussi calme et obscure que la cité pouvait déborder de vie la journée. Si les porches des bistrotts, tavernes, et commerces de bouches resteraient encore éclairés un moment, le soir tombant signait une trêve silencieuse où le brouhaha constant de l'activité de l'immense ville portuaire disparaissait. Au point que désormais, cris, chants et appels, aboiements et éclats de voix ou du travail des artisans les plus tardifs étaient tous clairement distincts, dans le calme qui s'installait dans les rues.

L'ombre, qui venait de franchir l'enclos délimitant le vaste domaine de la maisonnée de Priscius, ne s'attarda pas dans la large rue où allaient et venaient encore quelques citoyens pressés de rentrer. Les derniers feux du soleil venaient de peindre de violacé un ciel qui, pour un bref moment, sembla surréaliste, mais découpa surtout, comme des ombres chinoises, les premiers nuages d'orage de l'été. Le tonnerre en profita pour s'annoncer théâtralement.

Une ruelle sale et encombrée plus loin, l'ombre s'arrêta, dissimulée aux regards par quelques débris.

Sonia ouvrit le sac qu'elle avait emporté. Il contenait un large mantel noir à capuche, une paire de gants fins, des sandales à semelle de feutre épaisse, et deux autres sacs, dont le plus petit qu'elle

extirpa non sans une pointe de dégoût prudent. A l'intérieur s'y trouvaient des charpies de vieux draps imbibés de l'urine des canidés. La procédure suivante lui fit plisser les narines ; mais elle se frotta intégralement pour se couvrir de l'odeur forte et nauséabonde. Désormais et tant qu'elle pouvait s'abriter de la pluie qui menaçait, elle avait, pour quelques heures, un répit imparable. Cela aurait tout aussi bien fonctionné avec de l'urine de cheval, de porc, ou de mora, mais les seuls animaux du domaine étaient les chiens de garde.

La puanteur couvrait le parfum du linci. Et serait indispensable. Elle savait où se trouvait la villa de Jawaad, bâtie sur les hauteurs, loin de l'agitation de la ville, à flanc de la falaise.

Mais traverser Armanth n'était pas si aisé.

Une petite explication s'imposait : Armanth est une ville commerciale immense, dont la richesse dépend du Marché aux Cages, et donc de ses jardins des esclaves ; de ses arsenaux, qui n'ont aucun équivalent en modernité et en ingénierie sur Loss ; et de ses artisans, hors pair, qui plutôt que se transmettre leur savoir de père en fils, tiennent des écoles, avec apprentissages et compagnonnages, et même de véritables universités. Autant de savoirs stratégiques et sensibles que l'on protégeait jalousement afin que nul ne puisse aisément voler ces secrets industriels. Si la sécurité de la ville était organisée par les congrégations des quartiers, l'Elegio imposait des contraintes strictes, et tous les postes de garde et les enceintes, obéissaient à son autorité - plus ou moins parasitée par les caprices des maitres-marchands et de l'aristocratie locale.

Ainsi donc, surtout la nuit, les quartiers étaient barrés de postes de contrôle, les Portes, qui les isolaient les un des autres comme autant de frontières où le manant devait montrer patte blanche. De cette manière, malgré le foisonnement d'étrangers venus de tous les horizons dans la cité, on n'y circulait pas sans être en théorie dûment répertorié. Et qui avait le malheur de paraître louche aux gardes des Portes était bon pour une nuit au trou, le temps de trouver qui pouvait se porter garant de lui, ou assurer l'authenticité de ses sauf-conduits. Encore que quelques andris placés dans la bonne main, sauf soupçons graves, réglaient aisément ces petits inconvénients. Mais on ne confiait évidemment jamais de monnaie à une esclave.

Restait donc une seule autre voie possible pour elle : celle des toits. Sonia l'avait déjà fait, à Armanth, et bien ailleurs, dans sa très longue vie. Une constante - qui lui avait bien servi - c'est que presque personne ne songeait à lever la tête quand il était de garde. La seule contrainte s'avérait alors celle du bruit. Il fallait demeurer silencieux, et ne jamais quitter les ombres. Ce qui, sur des toits à plusieurs mètres de hauteur, était bien entendu une manœuvre malaisée.

En quelques bonds agiles dignes d'une acrobate de cirque, Sonia, revêtue de sa cape, avait rejoint le toit de tuiles du petit immeuble qui lui faisait abri, grimpant les trois étages avec une facilité presque outrageante. Elle faisait montre d'une adresse surprenante, qui était là encore totalement inconnue de Priscius, décidément jamais assez curieux sur son esclave. Elle estimait que si elle pouvait conserver un rythme de trot et sans se perdre, elle pourrait atteindre l'Alba Rupes, le quartier résidentiel niché au pied des falaises, en moins d'une heure.

Elle remercia sa bonne étoile en entamant le trajet, courant sur le faîte de l'immeuble. Elle était du bon côté de l'Argas. Aussi débrouillarde soit-elle, elle n'aurait jamais pu traverser aisément le fleuve, malgré ses nombreux ponts. Ils étaient trop bien gardés.

\*\*\*

Raevo ne se trouvait vraiment pas assez bien payé pour le boulot qu'on lui avait confié. Une pluie

lourde à peine plus fraîche que l'air saturé de la chaleur d'été vint en tombant appuyer encore son avis. Il aurait dû demander bien plus cher quand il avait négocié ce travail, quelques semaines plus tôt.

Tapi sur un toit, dans le couvert de la nuit, il observait à la lunette le vaste domaine de Jawaad. Arriver à trouver un point d'observation situé assez près et dégagé avait déjà représenté une gageure. Dans son métier, on croisait souvent des hommes paranoïaques. Il ne pouvait pas leur en tenir rigueur, leurs excès de prudence étaient motivés par la simple existence du métier qu'il pratiquait : on le payait, fort cher, pour espionner des puissants et noter leurs habitudes, leurs allées et venues, leurs sales petits secrets. Raevo se moquait bien de savoir ce que ses commanditaires en feraient par la suite. Mais il en avait une idée assez claire, quand quelque temps plus tard un procès en diffamation condamnait un aristocrate à l'ire de la foule, ou qu'un marchand richissime décidait soudainement de revendre pour une bouchée de pain ses meilleures affaires à son rival du moment.

Mais le spécimen présent, qu'il suivait depuis quelques semaines et connaissait déjà depuis un moment de réputation -qui ne connaissait pas le maitre-marchand qui refuse d'être élu au Conseil des Pairs ? - cultivait une prudence franchement impressionnante. Et sans tomber, c'était le plus étonnant, dans l'excès de paranoïa.

La villa de Jawaad était un domaine étendu sur six hectares, organisés en dépendances s'étalant sur tout un immense jardin, qui n'avait de sauvage et foisonnant que l'apparence. Raevo avait du, au moins quatre ou cinq fois, jurer et invoquer le Concile -il n'était plus superstitieux depuis longtemps- en faisant plusieurs reconnaissances pour trouver sous quel angle on pouvait approcher les appartements privés du marchand et surtout, y voir ce qui se passait. Le jardin luxuriant n'était pas là par hasard. Entre les haies épaisses et les frondaisons des arbres, il brisait tous les angles de vue, formant un labyrinthe inextricable pour quelque observateur malintentionné.

Et en sus, l'homme avait l'air d'aimer les chiens. Il en avait compté plus d'une vingtaine de toutes races, certaines lui étaient totalement inconnues, toujours en liberté dans les jardins. D'ailleurs, les esclaves du domaine s'en accommodaient très bien, et jouaient avec eux. Cela, Raevo ne l'avait jamais vu ; les esclaves sont le plus souvent réputées les craindre, après tout, ces animaux sont tous dressés pour réagir aux lincis, et leur interdire toute fuite, quitte à se jeter sur elles et les déchiqueter. Mais les chiens n'étaient cependant pas là que pour leur compagnie, et la nuit, ils rôdaient dans la propriété, en efficaces gardiens chargés de repérer toute intrusion.

On disait de Jawaad qu'il n'aimait pas les gens, ce qui semblait exact. En plus de six semaines, Raevo n'avait pas vu plus de quatre visites chez le maitre-marchand, et elles n'avaient jamais duré longtemps. Il n'y avait qu'un garde faisant le pied de grue à l'entrée du domaine, et personne ne patrouillait la propriété. Mais ses deux hommes de confiance vivaient avec lui, ainsi que plusieurs serviteurs, et leurs familles. Pas paranoïque, cet homme, certes ; Raevo avait vu bien plus de débauche de sécurité confinant parfois au ridicule chez d'autres de ses victimes, ou clients. Mais il n'aurait pas parié un andri d'argent sur un assassin voulant pénétrer la demeure. Et même avec le meilleur impulseur du monde, l'enchevêtrement de la végétation dans ce jardin interdisait tout essai de le tuer à distance. Un très -vraiment très- bon archer, aurait peut-être eu sa chance ; et encore.

Mais Raevo n'était pas là pour cela, lui. Il devait trouver les points faibles dans les déplacements du maitre-marchand et ses habitudes. Celui qui se chargerait de l'envoyer rendre compte post-mortem aux divins seigneurs du Concile, ou à tout autre dieu qu'il voudrait, c'était un autre, et l'espion avait la prudence d'arrêter là sa curiosité.

C'est à cet instant qu'il constata du mouvement dans la villa du marchand, tandis que la pluie redoublait. Orientant sa lunette, il la posa sur l'entrée du large hall qui dominait la bâtisse. Il s'y

trouvait une forme encapée, capuche rabattue, se tenant sur le perron. C'est à dire loin à l'intérieur de la propriété, malgré les chiens, et surtout malgré son observation vigilante.

Le juron inquiet et colérique qu'il lâcha aurait choqué la plus blasée des maraichères de la Basse-Ville.

\*\*\*

Jawaad s'arrêta en haut des escaliers menant au hall, posant son regard sur la femme presque nue, cachée sous son mantel, qui avait rabattu sa capuche. Il la reconnut immédiatement.

Damas se tenait derrière elle, non loin. Il était sorti de la salle commune où il fumait tranquillement en profitant, en compagnie d'Abba des esclaves du domaine, qui ce soir s'étaient lancées dans une partie de Jan'a endiablée, épicée par des gages que les deux hommes décidaient. Et s'était de suite posté près de l'entrée du hall, passant des rires de ce moment de détente à la vigilance la plus acérée.

A la droite de Jawaad, Abba le précédait, descendant les marches vers la large salle dont le centre accueillait un bassin agrémenté de lotus, d'arums et de lys aquatiques, et accueillant des carpes rares. L'esclavagiste avait l'air vraiment décontenancé : qu'une femme, une esclave surtout, puisse ébranler son assurance, devait fortement lui déplaire.

Sonia était de l'autre côté du bassin, quelque pas devant le perron, ainsi abritée de la pluie qui battait, maintenant. Elle leva la tête sur Jawaad, tout en orgueil et en sensualité, mais céda un signe de déférence en la baissant juste après, presque humblement.

Le maitre-marchand se gratta la barbe, pensivement, avant de lever un peu la voix. Juste assez pour se faire entendre. Il n'était pas enclin à devoir crier :

« — Je doute que ton maitre soit au courant de ta venue ici, Sonia. Dois-je faire chasser l'incapable qui garde la porte de ma maison et ne t'a pas vu entrer, ou te faire fouetter pour te punir de la ruse qui t'a permis de mettre un pied chez moi sans permission ? »

« — Sans nul doute, maitre, je mérite punition d'oser pénétrer chez toi sans aucun droit de le faire. Mais avant, si tu le permets, laisse-moi le temps de t'annoncer qu'un homme discret et bien caché espionne ta maisonnée. Là-bas ! »

Sans se retourner, lâchant un sourire narquois, Sonia désigna du bras tendu derrière elle la direction exacte de l'espion qui, sur un toit, scrutait les moindres faits et gestes du maitre-marchand et les siens depuis des jours.

\*\*\*

Raevo ne loupait rien de la scène qui se jouait une grosse centaine de mètres plus loin ; sa longue-vue lui en montrait tous les détails. Il ne manqua donc pas le moins du monde le geste clair de la femme qui était apparu presque comme par magie sur le perron. Et qui désignait sa direction à la perfection.

Il lâcha un énorme juron. Quoi de plus naturel ; mais sa seconde réaction fut une très grosse erreur.

Il se redressa pour entamer une retraite prudente.

Et la foudre qui zébra alors le ciel nocturne éclaira sa silhouette comme une parfaite ombre chinoise. On ne l'aurait pas plus remarqué s'il avait porté une torche embrasée en faisant des grands gestes.

Damas courrait déjà vers lui, aboyant puissamment un ordre pour sonner l'alarme, sans attendre de renforts.

En un instant, après le cri d'alerte de Damas, tout le domaine se réveilla comme un seul homme. Abba avait hésité à la marche à suivre, mais au regard de Jawaad, il avait emboité le pas sur Damas ; il courait bien moins vite que le rapide contremaître de marine, qui dévoilait ici d'autres talents plus particuliers, dont un clair don pour la poursuite nocturne en milieu urbain.

Dans le brouhaha de la maisonnée s'activant frénétiquement, les quelques hommes du domaine fourbissaient leurs armes, et déboulaient dans le jardin ; qui se demandait ce qui se passait, qui fournissait l'explication, qui enfin se lançait à la poursuite de l'espion. Jawaad restait pareil à lui-même, calme et en apparence détaché.

Le hall brilla des chandeliers rallumés par les servantes et les esclaves, et le maître-marchand apaisa un peu la frénésie de son entourage d'un simple claquement de doigts, suivis de hochements de tête accentués par son regard. Tandis que, flanqué d'une Azur soudainement très réveillée, et nerveuse, il descendit à la rencontre de Sonia, pour s'arrêter à quelques pas d'elle :

« — Si tu dis vrai pour l'espion, tu seras récompensé. Ce qui ne retire rien au fait que tu seras punie d'être entrée chez moi sans aucune permission. Maintenant, j'ai un fort doute que tu sois venue uniquement pour m'apprendre qu'un homme m'espionne. Donc ?... »

Sonia releva la tête pour poser son regard bleu, qui flamboyait à cet instant, sur le maître-marchand. Encore essoufflée, elle exultait de plaisir, son sourire dessiné sur son visage trempé oscillait entre une jouissance malsaine et une sorte d'extase indéchiffrable. Azur, qui se cachait derrière Jawaad, ses mains posées sur son épaule, la détesta immédiatement.

« — Donc, maître, j'étais venue pour te rencontrer, et non, en effet, mon maître l'ignore. Je viens ici de ma seule initiative. Pour te parler de l'esclave rousse que tu souhaites posséder. Mon maître risque de s'en débarrasser, persuadé qu'elle ne vaut rien, et ne pourra rien en faire. Il ne voudra pas te la vendre, il pourrait entacher sa réputation. »

La réponse de Sonia attisa la curiosité du maître-marchand, feignant, sans difficulté, un désintérêt nonchalant. Ce qui l'intriguait, ici n'était pas l'information que l'éducatrice de Priscius était venue lui apporter, mais le fait qu'elle ait pris une telle initiative, et les risques qu'elle encourrait à avoir pénétré chez lui dans ce seul but. Son autre curiosité -mais une puanteur âcre et animale flottant autour de l'esclave commençait à lui fournir la réponse- était la manière dont elle avait pu tromper la vigilance des chiens de sa propriété, et déboucher si aisément sur son perron.

« — Soit. Et ?... » Jawaad laissa la question en suspens.

« — Si cette esclave ne t'importe pas, alors, je me serai trompée, maître. Mais je suis persuadée du contraire ; et aussi bien ai-je vu comment tu l'as regardé et ton intérêt à cette captive-là et nulle autre, aussi bien ai-je noté comment elle a réagi à toi. Elle est déjà marquée de ton empreinte, je m'en suis assurée. »



Dans le même temps, Sonia extirpa de son grand sac, le second qu'elle avait soigneusement emballé. Celui qui contenant les linges sales de Jawaad qu'elle avait volés quelques jours plus tôt pour parfaire son plan, et le languori de Lisa :

« — J'avais emprunté ceci, qui t'appartient. » Sonia posa le sac au sol. » Bien sûr, je n'allais pas les garder, et ils ont fait leur office. »

Jawaad écouta, suivant en détail les gestes de l'esclave ; son regard noir et impassible se posa sur la féline créature qui lui faisait face. Leurs yeux se toisèrent un instant, presque comme en défi. Jawaad connaissait peu Sonia, mais assez pour remplir les blancs de son explication, ou tout du moins envisager en partie ses motivations. Il tourna la tête, et levant le bras, attrapa le poignet d'Azur, pour la tirer doucement à sa hauteur, la fixant, sans un mot. Un ordre passait dans son regard, que son esclave comprit immédiatement. Et elle tourna la tête sur Sonia, pour la fixer intensément, soudainement si concentrée que son visage sembla un bref moment fait de marbre.

Azur après un instant revint à Jawaad :

« — Elle ne dit pas toute la vérité, mais elle ne ment pas et n'est pas venue pour te mettre en danger, mon maître. »

Sonia perdit immédiatement son arrogant sourire, pour foudroyer l'esclave du marchand d'un regard haineux.

Une psyké...

Jawaad avait une psyké comme esclave. C'était si rare et si recherché, si inattendu, que, de sa part, elle aurait dû s'en douter. Sonia inspira profondément pour reprendre son calme, avant que son sourire revienne, fixant à nouveau le maître des lieux. Après tout, cela servait son parti, elle pouvait donc dire la vérité sans fard, finalement. Sa psyké saurait sans mal lui confirmer sa sincérité.

Le marchand esquissa un sourire, il avait noté la surprise de Sonia, et ébouriffa d'une main la chevelure d'Azur, avant de poursuivre :

« — Maintenant que tu as compris ce détail, esclave... » - il lui rappelait son rang à dessein - « J'aimerais savoir pourquoi tu viens chez moi, de nuit, sans la permission de ton maître, m'apprendre quelque chose dont je me doutais déjà et me rendre des affaires que tu m'as donc volées, après m'avoir averti qu'un homme, apparemment fort bien caché, espionnait mes faits et gestes. » Jawaad fit une pause un instant, fixant Sonia : « Quel est ton intérêt ? »

\*\*\*

Raevo avait beau avoir cent mètres d'avance, il était en mauvaise posture. Il fallait au plus vite qu'il change de toit et descende vers le sud du quartier, pour pouvoir se perdre dans les premières ruelles. Ici, il était totalement à découvert, dans une partie de l'Alba Rupes bâtie uniquement de grandes villas aux propriétés étendues, et toutes gardées. Un piège à rats pour sa profession. Bien qu'il n'ait jamais vu de rats ; sur Loss, on les appelait les toshs, c'étaient des sortes de marsupiaux, et ils pouvaient facilement peser six livres.

Damas avait clairement vu l'espion, et courrait à toute vitesse talonné par Abba qui avait du mal à suivre. Le réflexe courant ici aurait été d'attraper des chevaux sellés, il y en avait plusieurs chez Jawaad, pour se lancer à la poursuite. Mais Damas savait que cette perte de temps signerait la

disparition de l'intrus et de toute manière, même dans le quartier, il irait plus vite à pied que n'importe quelle monture.

Entre autres, parce que lui aussi savait grimper sur les toits, et que dans le couvert de cette nuit noire et pluvieuse, il y voyait mieux que n'importe qui.

Raevo commença à dévaler sur la pente de tuiles, pour passer d'un toit à un autre.

Bruyamment.

Les chiens de garde de la propriété où il avait trouvé son point d'observation se mirent à hurler à qui mieux mieux, et les premières lumières confirmant le réveil en fanfare des habitants s'agitaient déjà.

Il s'élança dans un premier saut, passant de la bâtisse à la cour intérieure, pour courir sur le bord humide -et ça ne s'arrangeait pas, la pluie le fouettait gaillardement- du toit de l'écurie des propriétaires locaux. Un autre bond dans une obscurité qui s'épaississait de plus en plus, et il était dans les premières branches des arbres taillés en arches à l'entrée de ce domaine, pour se propulser dans un coup de reins et un grand balancement dans la rue.

Les échoppes des commerces locaux étaient juste en bas de la pente, il lui suffisait de dévaler une petite place couverte, et les ruelles formeraient le labyrinthe parfait où bien malin serait celui qui le retrouverait.

Et il valait mieux ; après les chiens, les beuglements qui le talonnaient étaient ceux des hommes. Dans les environs, la sécurité pouvait se résumer simplement : tirer d'abord, poser les questions ensuite. Il allait avoir la moitié de l'Alba Rupes au train.

Raevo jura encore, en courant le plus vite possible, devant se guider au jugé dans l'obscurité, le visage balayé par les trombes de pluie. Il aurait vraiment dû demander plus cher.

\*\*\*

Sonia toisait toujours, dans un mélange de respect et d'arrogance moqueuse, dont on se demandait bien quel sentiment dépassait l'autre, Jawaad, qui, face à elle s'en amusait lui aussi. L'esprit de l'éducatrice, encore noyée par l'exaltation de son escapade sur les toits qui l'avait enivrée de plaisir, conclue rapidement. Face à une psyké, l'ensemble de ses tours ne servait plus à rien. Elle pouvait tromper les hommes, aisément, et leur faire croire ce qu'elle voulait. Mais pas qui était littéralement, disait-on, capable de déchiffrer vos pensées, parfois avant même que vous les ayez formulés mentalement.

Le maître-marchand claquait des doigts, vers une des esclaves de sa maison, qui comme les autres, s'attardait intriguée, à l'étrange confrontation. Un signe de l'index désignant Sonia, un regard, et il avait donné un ordre silencieux. L'instant d'après, la jeune femme courait chercher des linges pour que l'éducatrice trempée puisse se sécher un peu. Il se tourna vers elle, peu surpris du mutisme soudain de l'esclave de Priscius.

Sonia hésitait quant à son explication. Le poids du regard d'Azur, toujours aux côtés du maître-marchand lui pesait désagréablement, et celle-ci n'aurait aucun mal à sentir l'hostilité lourde et malsaine de l'éducatrice à son encontre :

« — Mon propriétaire, » Jawaad note de suite qu'elle avait cessé de le nommer maître, « est devenu trop ambitieux, et il va chuter. Il n'a jamais eu conscience de mes capacités, et même pas la curiosité de les découvrir, ou l'intelligence d'en tirer parti. »

Toujours des faux-semblants ; mais Jawaad n'en était guère surpris. L'éducatrice de Priscius était l'exact contraire de ce qu'il recherchait et appréciait chez ses femmes. Mais elle n'en restait pas moins intéressante par l'étendue de son utilité, et de ses capacités.

« — Et tu comptes sur moi, pour avoir cette intelligence... »

« — Je n'oserai pas insulter ton discernement, maître. Dois-je achever ma démonstration en faisant la roue sur quatre doigts ? »

L'insolence était pratiquement gratuite, comme la provocation. Sonia ne pouvait s'en empêcher. Ce qui en général face à la plupart des hommes se serait conclu par une gifle magistrale, et l'éducatrice aurait goûté alors le plaisir de sa victoire perverse.

Jawaad resta si impassible qu'elle aurait tout aussi bien pu lui présenter des hommages rampants de servitude, ça n'aurait pas eu d'autre effet.

« — Tu as conscience que je me moque totalement de toi, et de tes qualités, esclave ? T'adresser à moi en espérant un geste de ma part est la preuve que tu n'es pas si fine d'esprit que tu t'en enorgueillis. Qu'ai-je à y gagner ?... »

« — Je sais quelle est la vraie valeur de la terrienne rousse, à tes yeux. Je sais comment tu peux avoir Selyenda sans coup férir. » Sonia afficha un sourire narquois, avant de rajouter, ne pouvant résister au plaisir de la remarque : « Et sans doute sans rien déboursier... »

\*\*\*

Damas ne talonnait plus l'espion. En fait Abba, courant sur le pavé de la rue à toutes jambes, en devant composer avec sa masse de géant, réalisa qu'il n'avait aucune idée d'où se trouvait son camarade.

L'esclavagiste freina -manquant se ramasser sur les dalles glissantes- dans la nuit et l'averse, sur la placette qui délimitait les premières résidences et les jardins d'Alba Rupes de ses premiers pâtés de maisons serrées. Derrière lui, il y avait tout un brouhaha de pas précipités, de cris, et de sabots de chevaux claquant au loin, que même les chiens qui aboyaient comme des sourds ne pouvaient couvrir. Dans la nuit tombée, facilement trois maisonnées s'étaient vidées de leurs hommes poursuivant... personne ne savait vraiment quoi ou qui, à vrai dire. Il y avait un rôdeur, on avait sonné l'alerte, et suivant le mouvement, tout le monde s'était mis à sa poursuite en s'égayant dans toutes les directions.

La foudre se déchainait, le rideau de pluie devenant si dense qu'on y voyait plus à trente mètres. Mais le dernier éclair découpa sur le ciel noir d'encre la silhouette de deux hommes courant, l'un à la rencontre de l'autre, sur les premiers toits du pâté des maisons des échoppes.

Abba eut un soupire plaintif, en reprenant sa course dans un élan violent. La nuit allait être longue.

Damas coupa entre les jardins et les clôtures, sautant par dessus les obstacles, traversant les fourrés

sans la moindre hésitation, et ce alors que l'orage changeait la nuit en une obscurité si dense qu'on s'y serait perdue. Une prudence cruelle et courante dans ces domaines vastes d'hommes puissants et paranoïaques, était de planter des haies de sycores, dont les épines acérées provoquaient des inflammations atrocement douloureuses, et de sérieuses infections. Le genre de piège imparable qui décourageait n'importe quel intrus, surtout en pleine obscurité.

Mais Damas y voyait pratiquement comme en plein jour.

Pas de symbiote ici, pour cette qualité, même s'il savait que l'on en élevait qui rendaient nyctalopes. Damas avait le talent de certains habitants du Rift, ceux des lignées anciennes d'Apostats, les Jemmaï : dans la pénombre, il pouvait voir parfaitement, bien qu'il perdait pratiquement toutes les couleurs. Et dans la plus totale obscurité, en se concentrant bien, il voyait la chaleur et le froid comme des taches et des reliefs.

Bref, la pire des erreurs à faire pour ses ennemis était de croire que la nuit pouvait les abriter. Et des haies de sycores n'étaient rien qui le dérangeait vraiment.

D'un autre bond agile, il enjamba les deux mètres du muret qui ne faisait guère pour lui sérieux obstacle, son manteau s'accrochant un instant sans le freiner. Il ne lâchait plus l'intrus du regard, dont il devinait la course, et la direction. Défonçant à demi une palissade de bois, il déboucha dans les jardinets accolés aux premières maisons du bas quartier, et attrapant la rambarde d'un balcon, il se hissa d'un élan sur la toiture.

Désormais il était à sa hauteur, dans la nuit zébrée par la foudre. Chacun d'un côté de la ruelle, qui s'étrécissait dans le lacis des bâtisses serrées les unes contre les autres, Damas et Raevo fonçaient l'un vers l'autre.

\*\*\*

Le maître-marchand étira un sourire une fois l'explication de Sonia achevée. Elle avait accepté les linges, et Jawaad avait envoyé la même esclave chercher une bassine d'eau savonneuse, pour que l'éducatrice puisse se débarrasser de la pénible odeur d'urine canine dont elle était imprégnée.

Il ne fit aucun signe vers Azur, ni même un regard, pendant qu'il observait la toilette improvisée de l'esclave trempée. Celle-ci était concentrée sur Sonia, à la recherche des mensonges et des vérités qu'elle dissimulait. Si jamais elle pressentait un véritable danger dans ses omissions et ses détours, elle préviendrait immédiatement son maître.

» — J'ai bien noté ta proposition, Sonia. Et toi, que vas-tu y gagner ? «

L'éducatrice répondit par une autre pirouette provocatrice. Sans surprise pour Jawaad. Elle rivalisait d'insolence, et plus encore depuis qu'elle se savait sous le regard d'une psyké :

» — Il me semblait que l'évidence sauta aux yeux, maître. «

» — Quand je passe un marché, il est clair, et rien n'est omis. A toi de voir. «

» — Ton esclave pourrait te le dire, ne lit-elle pas mes pensées, en ce moment même ? » Sonia arborait un sourire ambigu dont le sens, adressé à Azur, la fit paniquer immédiatement :  
» Certaines capacités sauraient immanquablement susciter l'intérêt de certains maîtres s'ils en avaient connaissance. »

Jawaad étira un autre sourire presque invisible, à la réponse. Il accueillit d'un regard à peine appuyé de remerciement, la tasse de thé que Janisse, l'épouse du palefrenier, venait de lui apporter. La femme était enceinte. Elle avait une trentaine d'années, ses cheveux noirs pris dans un chignon savant ; l'inquiétude se lisait sur son visage charmant et rond, au teint mat, quoiqu'un peu bouffi et couperosé. Sa grossesse n'était pas facile, et elle avait déjà perdu trois enfants, dont deux en fausse-couche.

» — Jawaad, tu es sûr que tout va bien ? On dit qu'un homme espionnait, j'ai peur pour les enfants... «

Avec ses employés, et leur famille, le domaine de Jawaad accueillait leur progéniture, tous en bas âge. Le maître-marchand savait que Janisse avait surtout peur de perdre son bébé. Il posa sur la mère inquiète un regard patient et paisible, et esquissa un signe de tête léger :

» — Va dans le salon avec tout le monde. Ce n'est qu'un rôdeur... «

Janisse obtempéra, non sans un regard méfiant et peu amène sur Sonia. La crainte pour les citoyennes d'Armanth de l'asservissement était quasi nulle. Il fallait commettre un crime très grave pour y être condamnée, et même si, comme partout, il était coutume de parfois revendre une de ses propres filles comme esclave, quand l'argent manquait trop qu'il ne restait que ce choix, les lois de la cité protégeaient pratiquement les femmes à égalité avec les hommes. Et l'on y trouvait rétrograde d'y pratiquer les us et coutumes du Concile à ce sujet.

Mais Janisse comme toutes les femmes voyait en des créatures comme Sonia des sortes de bêtes méprisables, par leur sensualité affichée, et l'aspect animal de leur féminité. Des êtres qui caricaturaient la femme elle-même. Les hommes profitaient de leurs esclaves, et leurs épouses les jalousaient parfois de manière mortelle. Mais le plus souvent, les femmes libres se contentaient de considérer les esclaves pour ce qu'elles étaient dans l'esprit des lossyans : des animaux de compagnie ayant leur utilité. Une manière aussi de nier la réalité : toute femme aurait pu connaître leur sort.

Jawaad retourna à Sonia :

» — Ton maître ne m'appartient pas, et il n'a aucune dette envers moi. Tu es une des possessions sur laquelle repose son commerce, esclave. Je ne ferai donc rien. «

Ce fut au tour de l'éducatrice de sourire :

» — Je n'en doute pas maître ; directement tu ne feras rien. Indirectement... tu connais du monde. »

Jawaad acquiesça à sa manière à peine visible :

» — Il faudrait encore que je veuille décider qui va t'acheter. Tu restes une esclave, quoi que tu fasses pour t'attirer mes bonnes grâces. »

» — Mais je suis persuadée, maître, que dans ta grande mansuétude, tu admettras de passer un marché. Après tout, c'est toi qui as employé ces termes, maître, n'est-ce pas ? «

» — Oui, Sonia, mais tu sais que rien ne me force à tenir ma part de marché avec une esclave. Tu ne possèdes rien, pas même tes propres choix. «

» — Pourtant, c'est un de mes propres choix qui fait que je suis présente ici, maître, et que j'ai offerts des informations servant tes intérêts. «

Jawaad lâcha un sourire à peine discernable, alors que son regard pesait longuement sur l'éducatrice, les sourcils froncés en un plissement inquisiteur. Azur en fut brièvement surprise, elle n'avait pas coutume de voir son maître si intrigué. Et être psyké signifiait qu'elle savait aussi lire les pensées de son propriétaire.

» — Je ne passe aucun marché avec une esclave ; mais, parfois, je les récompense. Ainsi donc, puisque tu as exprimé le souhait de la récompense que tu désires, je vais en prendre note, et n'oublierai pas que ce que tu as fait pour moi mérite ma générosité. «

Jawaad ne laissa pas le temps à Sonia de répondre, reprenant d'une voix plus dure, faisant un pas vers l'esclave, la surplombant presque :

» — Mais tu es entré chez moi deux fois, sans ma permission ; tu as fui ton propriétaire, tu connais les lois. Tu n'iras nulle part pour le moment, je te garde ici. «

Sonia cacha mal un bref moment de panique à son tour, qu'elle voila derrière un faux sourire sinistre et licencieux, au regard toujours provocateur, presque dément, levant la tête sur le maître-marchand qui la toisait. Sa voix se fit suave :

» — Si c'est le souhait du maître ; je ne suis qu'une esclave, après tout. Mais j'ose supputer que tu anticipes déjà que cela va rendre encore plus... intéressante la suite des événements, et les rapports que tu entretiens avec mon propriétaire ? «

» — Il fallait y penser avant. Et tu as dû y songer. » Jawaad claqua des doigts pour attirer l'attention d'Azur, qui se décomposait à suivre le fil des pensées que son talent lisait sur le visage de l'éducatrice. » Va me chercher une laisse. «

Il revint à Sonia :

» — Tu passeras la nuit dans ma chambre. «

Jawaad tendit la main vers le sac que portait l'éducatrice, où se trouvait sa réserve de linges souillés de pisser qui aurait dû assurer la sécurité de son voyage de retour. Sonia eut encore du mal à dissimuler son inquiétude, bien que fort brève. Son esprit évacuait ce genre de réactions sans mal, pour ne laisser au premier plan que sa morgue arrogante. Mais elle lâcha son colis, et Jawaad le garda en main en rejoignant la salle commune, où étaient rassemblées femmes, enfants, et esclaves de son domaine. Il sembla vérifier à peine si Sonia lui emboîtait le pas.

\*\*\*

Abba manqua encore dérapier et s'affaler sur les pavés détrempés. La plus battante transformait l'étroite ruelle pentue en ruisseau qui charriait boues et détritiques. Il maugréa, se redressant immédiatement, pour reprendre sa course, le souffle court. Il était presque au niveau de l'espion, et entrapercevait dans les trombes d'eau zébrées par la foudre, la silhouette de Damas au-dessus de lui. Enfin, il supposait que c'était lui. Si on lui en avait lancé le pari, il ne l'aurait pas tenu.

Raevo maudit trois ou quatre fois les esprits quand il réalisa que l'un de ses poursuivants, non seulement était sur les toits, lui aussi, à seulement quelques mètres, mais qu'il fonçait sur lui pour l'intercepter. Il aurait bien juré que c'était impossible, mais il aurait dû refuser ce que ses yeux voyaient.

Tant pis pour lui. Il songea brièvement qu'il n'aimerait pas devoir éliminer un collègue si doué, mais les affaires étaient les affaires. Il dégaina son impulseur, pour l'armer et viser, pointant le pistolet vers l'homme qui dans une poignée de secondes serait sur lui.

Abba entendit un claquement, comme un coup de tonnerre, qui faisait écho à la foudre se déchainant. Mais il était accoutumé à la déflagration d'un impulseur et il leva la tête immédiatement pour voir un corps chuter, deux étages au-dessus de lui. Un corps qui, dans la pénombre, engoncé dans une cape, pouvait très bien être celui de Damas.

Abba fonça, pour tenter de rattraper l'homme qui chutait.

Raevo ne vit rien venir. Il allait tirer quand une vive douleur en même temps que le désagréable bruit d'une chose s'enfonçant dans ses chairs lui fit comprendre qu'il venait de se faire épingler comme un papillon. Le poignard s'était logé jusqu'à la garde au sommet de sa cuisse. Raevo appuya bien sur la détente de son pistolet, mais il chavirait déjà dans le vide, avec une stupéfaction qui le suivit dans sa chute. Et deux étages, tête la première, il ne se donnait pas beaucoup de chances.

Sa brève réflexion fut soudainement interrompue. Il s'attendait à l'impact au sol, mais au lieu de cela, réalisa qu'il venait de tomber dans une paire de bras qui avec un » humpf » violent, l'avaient rattrapé.

Il tourna la tête, pour voir un visage noir au faciès bestial rendu encore plus impressionnant par la pluie qui détrempait ses tresses enchevêtrées, et le fixait avec une colère contenue. Il aurait presque montré les crocs.

Abba ne mordit pas, et ne grogna pas, bien que Raevo n'en aurait pas été surpris. Mais sa voix fit penser bel et bien à un grondement sourd et menaçant de fauve furieux :

» - Toi, faut qu'on cause... «

## Partager :

- [E-mail](#)
- [Tweet](#)
- [Partager sur Tumblr](#)
- 